



LE PORTE
VOIX

BIENVENUE EN ABSURDISTAN

SUR LES CHEMINS ESCARPÉS
DE L'AIDE AU DÉVELOPPEMENT

JACQUELINE DELARUE-UHRY

BIENVENUE
EN ABSURDISTAN

Sur les chemins escarpés
de l'aide au développement

JACQUELINE DELARUE-UHRY

BIENVENUE
EN ABSURDISTAN

Sur les chemins escarpés
de l'aide au développement

Enrick ·B·
— ÉDITIONS —

© Enrick B. Éditions, 2018, Paris
www.enrickb-editions.com
Tous droits réservés

Conception couverture : Marie Dortier
Réalisation couverture : Comandgo

ISBN : 978-2-35644-258-1

En application des articles L. 122-10. L. 122-12 du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction à usage collectif par photocopie, intégralement ou partiellement, du présent ouvrage est interdite sans l'autorisation du Centre français d'exploitation du droit de copie. Toute autre forme de reproduction, intégrale ou partielle, est interdite sans l'autorisation de l'éditeur.

Itineraire

En ouvrant ce livre, vous entrez en Absurdistan.

Ce n'est pas un pays. C'est un monde où les institutions et les gens marchent souvent sur la tête.

Ce monde s'étend des pays pauvres aux pays en transition.

Il est comme le purgatoire, pavé de promesses et de bonnes intentions, mais pas toujours ! C'est la planète de l'aide au développement avec ses satellites.

Je l'ai parcourue dans le Caucase, en Asie Centrale et en Afrique. Elle prend des couleurs locales, mais les machineries qui la font tourner sont partout les mêmes et leurs effets très souvent décevant et même pire.

L'histoire se passe au Babelistan, pays emblématique des ambitions démesurées, de la confusion, de l'impuissance et des discordances de l'action des organisations internationales mais aussi de l'engagement de ceux qui tentent de faire barrage à la misère malgré tout.

Le Babelistan n'est pas un pays imaginaire, c'est au Kirghizstan que l'histoire que vous allez découvrir s'est déroulée. Cette expérience fait écho à beaucoup d'autres que j'ai personnellement vécues ou partagées avec des collègues engagés dans d'autres pays.

J'ai choisi le Kirghizstan parce que ce pays est beau, ses habitants valeureux.

J'en garde, en dépit de tout, des souvenirs enchantés que j'ai envie de partager avec vous.

Sommaire

Itineraire.....	7
Avant-propos (Les filles du Babelistan)	11
Ne jamais partir sans biscuit	13
Nous y sommes.....	19
Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ?.....	25
Le régime de bananes.....	29
Sous le feu, la glace	33
Les choses sérieuses commencent !.....	37
Paroles et musique.....	43
Saguine.....	47
À cheval.....	51
<i>Koumis</i> et préséances	59
Tomber de haut !.....	63
Asia, ma sœur, ne vois-tu rien venir ?.....	67
La coupure entre les jambes	71
Boule et Bill à Babelfish.....	77
« Celui dont le pied glisse montre le chemin à beaucoup.. »	81
Le mieux est le mortel ennemi du bien !.....	85
Sauna et grillades	89

Le clos et le couvert	93
Trois petits tours et puis revient	97
<i>Welcome back</i> !.....	101
Djamila	103
Un tour de carrousel.....	107
Atterrissage	111
La caverne d'Ali Baba	119
<i>Irish coffee</i>	123
L'improbable est babelâte !.....	129
Le compte à rebours	135
La permanente impermanence.....	139
Elmira	145
Les eurocrates et les terriennes	149
Là où l'on n'achève pas bien les chevaux.....	153
Les affaires sérieuses reprennent	159
<i>Ratatouille</i>	165
« Tant et aussi longtemps que l'on sait recommencer, rien n'est totalement perdu ».....	169
La troïka à quatre pattes	173
Les liaisons dangereuses du narcotrafic et de la géopolitique.....	179
Mettre un pied devant l'autre et recommencer	185
Là où la missionnaire perd sa boussole	189
Le rideau tombe	195
L'avenir n'est pas écrit.....	197
Postface.....	199

Avant-propos

Les filles du Babelistan

C'est une histoire de femmes qui avancent debout.

La peur, l'indifférence, les obstacles, les trahisons ? Elles y vont quand même ! Une ronde de biques, tenaces et complices.

Elles parlent d'elles et des autres, elles rient d'elles et des autres, dans le grand lavoir des chagrins. Cela sent la chaleur des rencontres, le parfum des découvertes, le propre, le frais. Ce n'est pas tous les jours comme elles voudraient, et alors ? La grisaille, elles se la frottent, en chantant.

Elles s'organisent pour un grand dessein, qu'elles tracent en marchant. Elles savent aussi la patience et le prix de chaque petit pas. Elles ne reculent pas, même si elles ont parfois le souffle court, sur les sentiers escarpés. L'une d'elle au moins a toujours dans sa besace assez à partager pour donner à chacune la force de continuer la route. Elles ont la connivence de celles qui ont pris le goût de la lutte et du bonheur des petites victoires partagées.

Elles sont cinq : Djamila, Saguine, Asia et Elmira, Jacqueline. Cinq femmes comme les doigts de la main, la gauche, celle du cœur. Elles se reconnaissent sans vraiment se connaître. Beaucoup d'autres se révèlent et les rallient. Elles les attendaient déjà. Chacune est la mémoire et l'avenir des autres.

Ces femmes-là, ce qui les lie, c'est d'avoir choisi de vouloir la vie belle pour elles et pour les autres, au-delà des frontières et sans limite d'âge.

Des hommes leur donnent quelquefois le bras et prennent leur part de la charge. Ces jours-là, le soleil brille, le paysage prend de nouvelles couleurs et l'horizon se rapproche.

Ne jamais partir sans biscuit

J'attendais ce coup de fil depuis des semaines.

« La Commission européenne a signé le contrat, il faut que tu sois au Babelistan dans trois jours. »

Je raccroche, pétrifiée.

L'Ex Empire Soviétique est pour moi un continent opaque et brutal. Une sorte de rectangle de bitume, quadrillé de clapiers gris et de monuments pompeux. Les gens y sont tristes, leurs visages indéchiffrables et leurs langues impossibles à apprendre. Je ne sais plus pourquoi j'ai décidé de foncer dans ce brouillard.

J'ai besoin, pour me rassurer, de partir avec ma coquille, or je n'ai jamais su faire une valise ! Je veux tout emporter : des tenues pour les réunions officielles, des tenues tout-terrain, des vêtements pour quand il fait froid et pour quand il fait très froid, des vêtements pour quand il fait chaud et pour quand il fait très chaud, des chaussures, des sacs, des livres, de la nourriture et des médicaments pour le cas où, des films, de la musique, un ordinateur, une caméra, un appareil photo...

Eh là ! Calme-toi, ma belle, tu n'as droit qu'à 23 kg.

Je passe mes journées à faire des tas : le strictement indispensable, l'indispensable, le strictement nécessaire, le nécessaire... La nuit, je retriè dans ma tête et le matin, je refais mes tas.

Le cauchemar ne s'arrête que quand le taxi attend devant ma porte. Là, c'est plié.

Je perds toute mon eau lorsque je pose mon bagage sur le tapis d'enregistrement. Je passe en revue dans ma tête, comme au Jugement dernier, tout ce que je m'étais dit, cent fois, que je ne devrais pas emporter.

25 kg. L'hôtesse fait basculer la valise vers la soute avec un sourire compréhensif. Entre femmes...

L'avion va atterrir à Cheremetiëvo. Escale à Moscou, avant le décollage vers ma destination provisoirement finale.

J'y suis. C'est bien ça. Tout est laid, inconmode.

Il y a des queues partout, qui ne mènent nulle part. De grosses femmes blondes, excédées, en uniforme militaire, qui éruentent en hurlant des ordres en russe.

Le troupeau de passagers est inerte, de plus en plus désorienté. Je suis prise dans le flot, oppressée.

J'ai cinq heures à passer là, cinq heures pour localiser le comptoir de transit, obtenir une carte d'embarquement et trouver une porte dans un terminal que rien n'indique.

J'ai soif, l'eau s'achète en roubles. Pas de bureau de change, pas de roubles, pas d'eau. Faute de siège, je me pose sur les marches d'un escalier crasseux.

Je m'exhorte à me souvenir que je me suis lancée dans cette aventure avec enthousiasme, bien décidée à mettre mes préjugés à l'épreuve.

Je ne me suis pas engagée à la légère : je pars avec trois éclairages sur le Babelistan.

De quoi avoir envie d'aller y voir de plus près.

Le premier m'a été donné par mon amie arménienne Ludmilla, ancienne députée au Soviet suprême et qui connaissait les Babelâtes.

« Ne t'inquiète pas, m'a-t-elle dit, les Babelâtes sont des gens charmants, mais un peu naïfs. Ils croient dur comme fer à la Révolution. Chaque fois qu'ils sont mécontents, ils font la Révolution et comme ça ne s'améliore pas, ils refont la Révolution. »

Je vais avoir très vite l'occasion de vérifier la pertinence de cette information.

Le deuxième éclairage est une expérience personnelle. Je viens juste d'apprendre que j'irai sans doute au Babelistan. J'assure en Géorgie l'animation d'un séminaire d'échange d'expériences sur la protection de l'enfance dans les pays du Caucase et de l'Asie

centrale. L'air de rien, je repère soigneusement le chef de la délégation du Babelistan. Il faut dire qu'avec son physique de lutteur de sumo en costume cravate bleu marine, il est difficile à manquer. Son mutisme absolu et l'impassibilité totale de son visage sont eux aussi tout à fait remarquables.

Je le regarde et tente d'imaginer le dialogue franc et constructif que nous allons avoir, dès mon arrivée au Babelistan.

N'écoutant que les voix mêlées de mon courage et de mon appréhension, je sollicite l'assistance d'une collègue russophone pour me présenter à l'honorable participant. Il se penche avec bienveillance vers ma minuscule personne pour m'avouer, avec un certain soulagement, qu'il redoutait beaucoup l'arrivée, qui lui avait été annoncée, d'un expert social de la Commission européenne. C'est donc moi !

« Enchanté », me dit-il.

Et moi donc !

Il préfère me le dire tout de suite, lui est champion d'arts martiaux (le David Douillet du Babelistan, en quelque sorte) et directeur de l'Agence pour le sport et la jeunesse. Pour des raisons dont il ignore tout, le gouvernement a attribué à l'Agence, quelques jours auparavant, la responsabilité de la Protection de l'enfance et l'a envoyé au séminaire.

Avec une candeur désarmante, il m'informe qu'il n'a pas la moindre idée sur le sujet et qu'il n'a pas vraiment l'intention de s'y mettre. Il ajoute qu'il est néanmoins très heureux de me connaître et me réservera le meilleur accueil au Babelistan.

Je lui décoche le plus beau sourire de ma panoplie.

Moi aussi, je me réjouis à l'idée de le revoir bientôt à Babelfish, si, si !

J'apprendrai sur place que la pression exercée par l'Unicef a « convaincu » le président de la République de retirer cette compétence au ministère des Affaires sociales pour la confier à une Agence « indépendante ».

Ils me demanderont, quelques mois plus tard, de plaider l'inverse au nom de l'Union européenne, tant les résultats étaient désastreux.

Le troisième écho, je le tiens d'un jeune collègue qui, quelques années auparavant, avait été envoyé par la Commission européenne au Babelistan dans le cadre de son programme de Sécurité alimentaire. Chargé de vérifier la mise en œuvre effective de la vaccination du bétail, il avait pris sa mission très au sérieux. Muni des registres vétérinaires, il était parti dans les montagnes, où il avait été reçu en grande pompe.

Les représentants locaux du ministère de l'Agriculture avaient tenu à faire étalage de l'hospitalité babelâte et avaient porté à l'amitié entre les peuples des *toasts* aussi innombrables qu'interminables.

Mon collègue avait assez vite compris qu'après 300 grammes de vodka, il avait peu de chance d'être en état de compter les doses de vaccin au cul des vaches. Il avait donc refusé tous les banquets préalables à la vérification, arguant qu'il profiterait beaucoup mieux des attentions de ses hôtes, une fois le devoir accompli.

À vouloir jouer les *cow-boys*, il allait être servi. De retour à la capitale, sitôt descendu de son quatre-quatre, il s'est trouvé menacé d'une arme dans le parking du ministère. Avertissement sans frais...

Il avait décidé de ne pas se laisser intimider.

Il avait donc repris son périple, pour constater que 70 % des doses de vaccins s'évaporaient avant même d'atteindre le bétail.

La patience des autorités babelâtes avait ses limites !

Mon collègue avait donc été convoqué avec son interprète par le directeur des services vétérinaires, hors de lui :

« Qu'est-ce que tu veux, salopard ? Ma veste ? Tiens, prends ! (et vlan ! la veste lui arrive en pleine figure) Tu veux ma chemise ? Tiens, prends ! (et vlan ! la chemise lui arrive en pleine figure) Tu veux mon pantalon ? (et de se débraguetter) Il est à toi, prends ! » (et vlan ! le pantalon lui arrive aussi en pleine figure)

En caleçon, le directeur s'avise alors qu'il a toujours son chapeau sur la tête. Il le jette par terre, le piétine rageusement, puis, galant, s'adresse à la charmante interprète pour s'excuser de ne pas s'être lavé les cheveux.

Pour vivre en direct une scène semblable, je suis prête à faire le déplacement.

Toujours sur mes marches, dans cet aéroport sinistre, je me dis qu'une femme avertie ne vaut parfois plus que la moitié d'une. Une moitié qui va bien rire... Mais si.

Les dieux des mercenaires de l'aide au développement semblent veiller sur moi.

C'est à ne pas y croire, je suis dans un avion et c'est le bon ! Cette fois, c'est vraiment parti. Nous atterrissons à Babelfish à 3 heures du matin, heure locale. Deux heures pour obtenir un visa.

C'est drôle, les préposés portent le même uniforme qu'à Chere-metiëvo : un petit vestige de l'ex-empire soviétique ? Ils sont bruns et frêles, avec les yeux bridés, mais arborent la même casquette dix fois trop grande et sortent visiblement de la même école, celle où l'on est totalement dispensé d'apprendre une langue étrangère.

Je remplis trois fois de suite le formulaire de demande de visa. Je ne cherche même pas à savoir pourquoi, j'ai déjà compris que c'est exactement le genre de question à ne pas poser, même pas par-devers soi.

Voilà, j'ai le tampon qui va bien sur mon passeport, et même mes bagages. Il suffit d'être un peu patiente. Encore une petite heure pour vérifier le tampon, et me voilà hors de l'aéroport.

Vasken, un collègue charmant que j'ai connu dans une autre vie, m'accueille chaleureusement : « Tu dois être épuisée, je t'ai réservé une chambre dans l'hôtel le plus sympa de Babelfish. En plus, il est tenu par un Français ! »

Juste ce dont j'avais prodigieusement envie : dormir, dormir, dormir ! Je lui claque une bise pour le remercier.

Il ne pouvait pas savoir que la réservation n'avait pas été enregistrée et que l'hôtel était plein.

Adieu dodo, nous repartons à la recherche d'une chambre, que nous finissons par trouver dans un ancien hôtel soviétique, déserté et donc sinistre, à moins que cela ne soit l'inverse. Je m'écroule.

Demain, qui est déjà là, est un autre jour.

Nous y sommes

14 heures. Debout, c'est la rentrée ! Le devoir m'appelle et j'ai hâte de savoir dans quoi je me suis embarquée.

Vasken est venu me chercher. Il a mis son beau costume, une chemise blanche et une cravate rayée. Moi, j'ai l'air un peu chiffonné, les yeux gonflés par le manque de sommeil, le *brushing* écroulé pendant le voyage et des vêtements qui ont souffert de leur séjour dans la soute. J'ai fait au mieux... Allons-y !

À tout seigneur, tout honneur. Nous partons à la rencontre de notre chef de mission, Mister James O'Connor. Il nous attend dans les locaux qui nous ont été attribués au ministère des Finances.

C'est un géant ayant dépassé la force de l'âge qui nous fait face. Il a le cheveu blanc et le teint fleuri d'un Irlandais de souche, élevé à la bière et au grand air.

« *Hi !* », nous lance-t-il, et sa voix remplit tout l'espace.

Ce sera tout pour les effusions.

Il nous invite aussitôt à visiter les lieux : trois pièces en enfilade, un bureau pour les experts internationaux, un secrétariat et un bureau pour les experts locaux, que nous découvrons par la même occasion.

C'est là que James s'arrête devant une carte du monde. Il cherche le Babelistan (il était temps, me direz-vous...) et là, oh surprise, il découvre, ébahi, la Russie sur la carte. Il prend à témoin nos collègues babelâtes :

« C'est fou ce que c'est grand, la Russie, j'aurais jamais cru. *Amazing ! Impressionnant !* »

Dans leur silence, j'entends dégringoler la crédibilité du grand chef, perdu dans sa contemplation.

Vasken et moi échangeons un regard résigné : eh oui, il va falloir faire avec...

Nous retournons dans notre bureau pour recevoir les instructions du grand James qui, faisant état de sa longue expérience, nous donne des indications très précises sur l'organisation du programme :

« Premièrement, *guys*, il faut commencer à écrire le rapport final de la mission dès le premier jour. C'est le seul moyen d'être payé rapidement. C'est moi qui me charge de la rédaction. Deuxièmement, je ne viendrai pas au bureau, je préfère travailler chez moi. À midi, je mange des bananes et des fruits secs, je ne déjeunerai donc pas avec vous. Si besoin, nous communiquerons via Internet. Troisièmement, Vasken, tu me rassembles tout ce qui a déjà été écrit depuis dix ans par tous les experts sur la gestion des finances publiques et de la protection sociale au Babelistan. Tu me l'envoies sous forme de fichier électronique et j'aurai toute la matière qu'il me faut. De toute façon, nous n'inventerons rien. Vous êtes bien d'accord ? Quant à toi, Jacky (intimes, déjà ?), si tu veux rencontrer les ministres, les hauts fonctionnaires, les autres organisations internationales, si tu veux aller te promener sur le terrain, libre à toi. Moi, j'ai passé l'âge. Au cas où tu dénicherai une idée intéressante, ce qui m'étonnerait, je trouverai bien un moyen de la caser quelque part (c'est me faire trop d'honneur et je me sens immédiatement galvanisée). C'est clair ? Bon, je vais rentrer. »

Pour être clair, c'est clair... Il me reste un espoir, c'est que la bouillie irlandaise sortant de sa bouche comporte un arrière-fond que je n'aurais pas perçu avec mon anglais scolaire.

La suite montrera qu'il n'y en avait pas.

James une fois rentré dans ses foyers, nos collègues babelâtes nous informent sans transition qu'une Révolution est programmée ce jour à 16 heures. C'est écrit dans toute la presse. Plein de gens descendus des montagnes affluent en masse vers la ville.

Je repense à l'avertissement de Ludmilla.

Le Babelistan me réserve déjà un accueil à la hauteur de sa réputation de rébellion quasi-permanente. Je suis bien chanceuse !

À 16 heures précises, une immense clameur s'élève de la place de la République.

Des yourtes sont montées devant le parlement et la « Maison Blanche », le palais présidentiel. Nous y sommes.

Les « révolutionnaires » ont tenu parole et de surcroît, ils sont ponctuels. Ils semblent ne rencontrer aucune résistance, les autorités étant pourtant largement prévenues.

Mes collègues sont très inquiets : ils redoutent les violences, les pillages, les viols et les incendies qui se sont produits un an auparavant, lors de la précédente Révolution. Nous sommes tous penchés aux fenêtres pour voir, un peu sidérés, l'étrange liturgie se mettre en place.

À 18 heures, les insurgés annoncent, avec leurs haut-parleurs, une pause (syndicale ?) des manifestations :

« Avec la chaleur et le voyage, ils ont besoin de repos. La Révolution reprendra à 20 heures. »

Ces révolutionnaires me semblent pleins de sagesse. Qui veut aller loin ménage sa monture. Je me prends à rire.

Mes collègues, eux, ne trouvent pas ça drôle, ils savent que la vodka va couler à flots dans les yourtes et qu'à la nuit tombée, des hommes surexcités vont envahir la ville.

Vasken m'emmène faire des provisions de survie pour trois semaines : des pâtes, de l'eau, du thé, du café, du pain et quelques œufs. Il achète une carte locale pour mon portable et m'installe dans l'appartement loué pour moi.

« Tu ne sors sous AUCUN prétexte et en cas de problème, tu m'appelles immédiatement. »

Il est de vingt ans mon cadet, mais c'est un homme du Caucase et moi, une femme.

Il se sent responsable de ma sécurité et je suis ravie d'obéir, pour une fois !

Il se presse de rentrer se mettre à l'abri, lui aussi.

Il est 20 heures, la Révolution a repris en fanfare, au sens propre. J'entends de la musique, des cris, des chants, des slogans, des bruits d'armes à feu et des sirènes hurlantes. Je ne comprends rien à ce qui se passe.

Pourquoi cette Révolution, pourquoi maintenant ? Je n'en ai aucune idée et manifestement, je ne suis pas la seule. Je me répète en russe, comme une berceuse : *Patchimou ? Patamou !* (Pourquoi ? Parce que !). Une petite antienne qui m'est familière.

Il y avait des raisons, bien sûr, mais il fallait prendre le temps de les mettre à jour, dans cette confusion soigneusement entretenue.

Pour me rassurer, je me concentre sur les problèmes d'intendance. Je range mes provisions, défais ma valise... Je constate que j'ai évidemment oublié l'essentiel, mais cela, au moins, je l'avais bien prévu.

Je suis logée au premier étage d'une maison dont le rez-de-chaussée a été transformé en bureau. Elle est entourée d'une cour, avec des kiosques en bois pour s'abriter des grandes chaleurs estivales et même d'un bout de pelouse. Je fais le tour du propriétaire. L'appartement est vaste et agréable. L'ameublement est luxueux, du *design* italien copié par les Chinois.

Je suis assignée à résidence, mais les conditions d'autodétention sont plutôt confortables. Liquéfiée, je me répands sur le canapé en cuir crème. J'étreins un coussin de soie taupe. Je ramasse mes esprits, comme aurait dit ma mère, et tente de faire un point sur la situation.

Le peu que j'ai vu de Babelfish déjoue mes pronostics.

C'est une ville verdoyante, située à 800 mètres d'altitude, entourée de montagnes magnifiques. Ce qui domine, au-delà de l'architecture de type soviétique, c'est une sensation d'espace. Les gens se déplacent à pied, sereins, sans précipitation.

J'ai même vu des amoureux s'embrasser dans les parcs, entre les mères de famille et les enfants qui jouent en attendant que commence la Révolution annoncée.

Ce premier contact avec l'Asie Centrale me redonne le goût de la découverte...

Je suis contente aussi de retrouver ma complicité avec Vasken. Il est déjà là depuis quelques semaines. Il parle russe et je compte sur son expérience des transitions postsoviétiques et sur sa vivacité d'esprit pour m'aider à comprendre le contexte de notre travail.

Mais cela, c'était ce matin, avant que la Révolution ne s'abatte comme un orage de printemps. Ce soir, nous étions aussi perplexes l'un que l'autre.

Je n'ai pas peur dans mon cocon, mais je ressens profondément ce que ma présence ici, dans ces moments-là, a d'incongru, presque d'absurde.

Je suis très curieuse de savoir où ce tour inattendu de la situation va nous conduire...

J'échafaude toutes sortes de scénarios et je m'endors.

Je me réveille complètement désorientée, à la fois dans le temps, sous l'effet des cinq heures de décalage horaire, mais aussi dans l'espace, puisque je n'ai aucun point de repère dans la ville et pas de carte. La connexion internet ne fonctionne pas. La télévision passe des documentaires animaliers en russe.

Pas grave, j'ai encore du sommeil en retard, demain il fera jour.